

SAMPLE  
TRANSLATION

BREDA SMOLNIKAR  
QUAND LÀ-HAUT LES  
BOULEAUX  
FEUILLISSENT,...

PUBLISHED BY: SELF-PUBLISHED, 1998

TRANSLATED BY: JURE KOZAMERNIK & GENÈVE BERNE

ORIGINAL TITLE: KO SE TAM GORI OLISTAJO BREZE

NUMBER OF PAGES: 127

## Breda Smolnikar: quand là-haut les bouleaux feuillissent,...

C'étaient des bateaux grecs qui arrivaient au port, elle attendait là telle la femme de marin s'apprêtant à retrouver son homme revenu d'un périple en mers lointaines, elle attendait avec des sacs remplis de haricots et de champignons séchés, elle parlait anglais, autrement elle n'aurait pu communiquer avec les capitaines au long cours, c'est au Sušak qu'elle guettait leur arrivée, quand ayant jeté l'ancre et accosté avec leur barque ils se mettaient à la reluquer avec des yeux d'abord médusés, puis curieux et admiratifs, ils déchargèrent leur cargaison, elle leur donna des champignons séchés et des haricots, et puis des noix, et eux lui donnèrent des figues et des raisins de Corinthe, et puis des citrons et des oranges, parfois elle repartait le camion plein à ras bord, et si c'était la saison, à l'aller le chauffeur du camion la déposait au marché avec ces énormes paniers qu'on utilisait pour la récolte des cerises, et pendant qu'il déchargeait ou rechargeait sa camelote, elle en profitait pour écouler les cerises que les paysans cueillaient pour elle dans les collines, il fallait les revendre rapidement avant qu'elles ne blettissent, la mécanique était bien huilée, des sacs entiers de haricots et de champignons séchés dévalaient les collines, elle les soumettait l'un après l'autre à une inspection rigoureuse quand on les lui amenait, elle passait au crible les haricots et s'ils n'étaient pas bien triés elle enguirlandait le fournisseur, il s'imaginait quand même pas que les Américains allaient bouffer cette saloperie, va pour cette fois, mais la prochaine fois sûr qu'elle l'enverrait balader, puis elle versait les haricots mal mondés sur la table et pour ses enfants c'était corvée de triage pendant des soirées entières, car il fallait que la marchandise ait de la gueule, que personne n'ait à redire à la qualité du produit, une seule fois il était arrivé qu'un capitaine émette un doute sur la propreté de ses haricots, elle en avait tiré les leçons qui s'imposaient et s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus, c'est dans les champignons qu'elle aimait tout particulièrement fureter, il fallait qu'ils sentent le frais, pas le moisi, il fallait qu'ils soient coupés en lamelles bien régulières, à chaque cueilleur elle dispensait des instructions précises, comment il faut qu'ils soient, comment on les fait sécher, comment on les conserve, les champignons devaient être présentés dans des sacs de toile blanche, des sacs propres, autrement elle ne les acceptait pas, pour les champignons elle ne laissait rien passer, les haricots c'était moins délicat, on risquait moins de gaffer, d'ailleurs nos enfants sont là pour les monder, qu'elle disait à son mari qui hasardait parfois une objection, lorsqu'il la voyait secouer un peu trop énergiquement les paysans des collines qui l'approvisionnaient, je ne déboursrai pas un liard pour cette cochonnerie, qu'elle leur disait, histoire qu'ils s'arrangent pour que la prochaine fois leur camelote ait meilleure mine, elle la faisait ensuite transporter au bord de la mer, quand elle avait fini de la revendre elle avait l'habitude de prendre place à côté du chauffeur pour le trajet du retour, mais elle ne rechignait pas à se mettre à l'arrière du camion au milieu des sacs de raisins secs et de figues, s'il se trouvait que le chauffeur avait un autre passager et qu'il n'y avait pas de place pour elle ; elle se fichait pas mal de la façon dont elle voyageait, seule comptait la bonne marche des affaires, pour la toilette elle pouvait bien attendre d'avoir regagné ses pénates, elle ne se montait plus le bourrichon, l'important c'était que dans le port elle se soit

montrée propre sur elle, droite dans ses bottes avec ses bijoux qu'elle avait ramenés d'Amérique, sur le chemin du retour plus rien n'avait d'importance, elle avait fait son effet, elle tient en main sa marchandise, elle a ses bagues, ses boucles d'oreilles et ses colliers et puis sa montre en or qu'elle a déjà enlevée pendant le trajet du retour et glissée dans un grand portefeuille, elle enveloppa le portefeuille dans un grand mouchoir et enfonça le tout dans son cabas en le recouvrant de sa petite laine, elle enleva ses escarpins à talons hauts qui faisaient fureur auprès des capitaines, elle les jeta devant elle sur le sol pisseux du camion et ainsi nu-pied elle se disait, et maintenant place aux affaires, vendredi la foire de Moravče, samedi j'irai à Črnuče et puis la semaine prochaine à Mengeš, ça tombe bien ils fêtent leur saint patron le dimanche, faudra aussi prévoir de faire un tour à Kamnik et à Nova Štifa..., qu'elle se disait au milieu de la crasse de ces sacs qui avaient connu la cale du navire peuplée de rats, elle jeta une natte sur les sacs, elle s'installa par terre à l'arrière du véhicule, toujours un œil sur le cabas contenant casse-croûte et bijoux, on n'était jamais trop prudent, quelqu'un pouvait avoir l'idée de les lui chiper, elle prit un morceau de pain qu'elle gardait dans son cabas enveloppé dans un napperon propre, elle mangea une pomme ou deux, de quoi se sustenter, puis elle agrippa les poignées du cabas et ainsi prémunie contre d'éventuelles malveillances elle s'affala sur les sacs, à côté de ses escarpins dernier cri qui négligemment rejetés rutilaient sur le sol, maintenant dans ce camion ils n'étaient plus d'aucune utilité, et tandis que le cahotement du camion l'emportait dans un sommeil agité, elle continuait à calculer combien elle gagnerait et combien il lui resterait, déjà elle se voyait attendant au bord de la mer lors du prochain arrivage, puis en ces années de l'entre-deux-guerres elle revendait la marchandise chez elle, huit dinars que les raisins secs coûtaient dans les magasins, elle, elle les offrait à quatre dinars dans les collines et les villes environnantes, de toutes les collines on affluait pour acheter ses raisins et ses figues, à toutes les foires elle était fidèle au rendez-vous, mais une fois que ses filles eurent atteint l'âge c'étaient elles qui étaient assignées à la vente, la mère veillait au grain, à chaque chose son prix, qu'elle disait en se fourrant dans les poches l'argent qu'on venait de lui ramener, avant d'emporter le tout au grenier et de le verser en tas, il y avait tellement d'argent qu'au lieu de le compter elle le pesait, car pourquoi perdre son temps à compter ces pièces de monnaie avec lesquelles on lui payait puisqu'il suffisait de les peser, il fallait trier les pièces selon leur taille avant de les poser sur la balance, elle maîtrisait ses comptes sur le bout des doigts, inutile d'essayer de l'arnaquer fût-ce d'un petit centime, ça les enfants le savaient très bien, toutes sortes de gens venaient chez elle acheter figues et raisins, en prenaient de grandes quantités pour les revendre dans les collines, les femmes pouvaient ainsi au moment de Pâques ou de Noël parsemer kouglofs et potica de grains de raisin séché venu de Grèce, Pretnar, le chauffeur routier, était là pour assurer la liaison, Rozina<sup>1</sup>, attelle les chevaux, et elle les attelait et acheminait la marchandise chez Pretnar, Pretnar et Brinovc<sup>2</sup> jetaient les sacs dans le camion, elle renvoyait son mari à la maison, allons, c'est parti, qu'est-ce qu'on attend, qu'elle harcelait Pretnar, excitée à la perspective de faire des

<sup>1</sup> Equivalent du français *Rosine*, ce prénom est par ailleurs homologue du substantif *rozina*, lequel en slovène (par emprunt à l'allemand *Rosine*) signifie "raisin sec" (ndt).

<sup>2</sup> Brinovc (prononcer « Brinowts »), patronyme fort répandu, renvoie par ailleurs à une variante dialectale du vocable *brinjevec*, qui en slovène signifie « alcool de genièvre » (ndt).

affaires, et elle n'écoutait pas Brinovc qui l'adjurait de faire attention à ne pas se faire couillonner ou dévaliser, moi, tu n'y penses pas, qu'elle se braquait, dans ses habits du dimanche, avec ses pendants d'oreille, les mêmes qu'elle mettait pour aller à la messe, son énorme médaillon en or et sa grosse chaîne autour du cou, avec sa montre en or et sa large ceinture dorée toute constellée de diamants, et puis ses escarpins à talons hauts, luisants de cirage, et puis son grand cabas dont elle avait elle-même tressé la paille et cousu les pans, ses chapeaux de paille elle en avait autrefois vendu aux quatre coins de l'Amérique et de l'Europe, qu'on essaye seulement de la rouler, et elle grimait dans le camion comme elle se serait mise au fourneau, d'un pas assuré elle se hissait dans la vieille guimbarde déglinguée et une fois dedans elle rayait de son esprit mari, enfants, ferme, elle comptait et recomptait sacs et dinars, elle les accumulait en tas et, comme dans le rêve qu'elle avait fait la nuit dernière, elle se laissait conduire vers son destin, elle ne devait rien à personne, après la deuxième guerre, elle était vieille alors mais toujours bon pied bon œil, elle a eu plus d'une fois la visite de l'historiographe local, Stražar qu'il s'appelait, elle l'avait reçu à plusieurs reprises, puis elle en a eu assez des indiscretions du bonhomme, a-t-on déjà vu un commerçant digne de ce nom livrer ses secrets à tout venant, même quand on est vieux il y a certaines choses qu'il vaut mieux garder pour soi, ça Rozina le savait bien, il y a des choses dont tout bon commerçant qui se respecte ne parle pas, même lorsqu'il se complait à relater ses souvenirs, c'est tout juste s'il consent à refiler quelques tuyaux à un petit-fils, avec la plus grande circonspection, et seulement lorsqu'il s'est définitivement assuré que ce dernier est capable de tenir sa langue, elle avait rembarqué l'historien du village quand il s'était montré trop curieux sur certains événements de sa vie, il venait lui poser toutes sortes de questions, le voilà qui revient à la charge, alors elle avait ouvert la fenêtre et s'était mise à articuler des « o » qu'elle affectait de diphtonguer afin qu'ils évoquassent les « o » américains de sa jeunesse, ow ow ow c'est pas la peine d'insister, vous ne saurez rien de plus, elle lui avait claqué la fenêtre au nez, il n'avait plus eu qu'à déguerpir, fin de la discussion, mais les années de l'entre-deux-guerres les enfants devaient vendre ce qu'elle ramenait à la maison, le mari n'avait pas voix au chapitre, le réseau de sa femme s'étendait jusqu'en Amérique, les capitaines commerçaient volontiers avec elle, la hargne qu'elle mettait à marchander en ce lointain Sušak les divertissait, ils s'approchaient de la côte tout émoustillés, elle était là, sur le qui-vive, étincelante de bijoux sur ses hauts talons, dans sa meilleure toilette, fermement résolue à ne pas s'en laisser conter, c'était pas faute d'avoir essayé, pour ça oui on avait essayé de la rouler dans la farine, mais elle n'était pas du genre à se laisser faire, tant pis, qu'elle disait, je trouverai à vendre ailleurs, demain on vient de Finlande, à ce prix-là mes haricots et mes champignons je me les garde, et vos raisins de merde vous pouvez vous les foutre où je pense, qu'elle tempêtait, la gorge serrée à l'idée de voir les types retourner au bateau sans demander leur reste, le bateau qui attendait là au large, ce bateau venu d'ailleurs, imposant, inaccessible, dont le ventre regorgeait de raisins secs et de figues et de citrons et d'oranges que Rozina convoitait avidement ; en guise d'échantillons, les marins rapportèrent des sachets de fruits secs qu'ils soumièrent à l'appréciation du nez, de la langue, des mains de Rozina, mais elle jeta dédaigneusement le tout aux pieds d'un capitaine visiblement désarçonné, ce qui ne l'empêchait nullement de continuer à mâchonner la marchandise grecque, exotique, sucrée, séchée au chaud soleil des contrées méridionales, ses lèvres faisaient la moue, à ce tarif-là je dis

non, son cœur battait la chamade, car elle appréhendait la réaction des types, si demain les Finnois ne prennent pas la marchandise je ramène mes haricots chez moi, qu'elle crânait, en Hongrie je n'aurai aucun mal à les échanger contre du miel, vous je ne vous parle plus, qu'elle disait affectant de jeter un œil sur sa luxueuse montre en or, c'est en Amérique qu'elle l'avait achetée des années auparavant avec l'argent de la prohibition, c'était au temps où avec son mari elle tenait une distillerie clandestine, Pretnar le chauffeur était planté à côté d'elle sans piper mot, il avait la trouille, ces grands matelots râblés avaient le coup de poing facile, c'était connu, quand ils étaient cuits ils pouvaient devenir dangereux, mais Rozina ils ne l'intimidaient pas, déjà elle avait fait volte-face comme pour partir, elle s'était baissée sur son cabas qui reposait à ses pieds pendant qu'elle examinait les sachets contenant la marchandise grecque, le grand médaillon qui se balançait à sa chaîne d'or en mettait plein la vue quand elle s'était inclinée vers son cabas dans lequel elle avait plongé sa main, les diamants de sa montre en or resplendirent, ses pendants d'oreilles rutilèrent, c'étaient les plus grands, les plus tape-à-l'œil qu'elle avait en magasin, car elle en possédait plusieurs paires, ceux-là constituaient une pièce du costume traditionnel, ça s'était passé au moment où elle avait remis en place le flot de ses cheveux noir vif, elle avait plongé la main dans son cabas, prête à jouer sa dernière carte, un litre d'alcool fait maison, attrape, tu m'en diras des nouvelles, avec ça je ne t'aurai pas fait perdre ton temps inutilement, et elle tendit au capitaine la bouteille d'eau-de-vie qu'il empoigna sans barguigner, avec ses dents il arracha le bouchon de liège, déjà il ingurgitait l'alcool de Rozina, lequel sans conteste n'avait pas son pareil dans toute la Carniole, l'eau-de-vie était décidément l'ultime atout de Rozina, il faut dire qu'elle avait fait tourner la tête à l'Amérique entière avec ses spiritueux, pas de raison que ce gros singe en salopette échappe à la règle, elle lui tourna fièrement le dos, attends, femme, ta marchandise je la prends, dit le capitaine, ce sera à mes conditions ou rien, dit Rozina en élevant la voix avant de se retourner sur elle-même, le ton de sa voix n'admettait la moindre objection, na paei sto diaolo, que l'autre jurait quand il l'eut de nouveau face à lui, d'une main tenant la bouteille pendant que de l'autre il s'employait à ramasser les échantillons qu'elle avait jetés à ses pieds, gamo to kerato mou, les matelots se tenaient sur le pied de guerre, prêts à en découdre, mais lui se mit à rire, il cracha dans la mer, d'un geste il relança à Rozina les échantillons qu'elle rattrapa avec adresse, gamo to Christo, il fit signe aux marins de détalier, palio poustes, il rit encore une fois, et avec un hochement de tête admiratif regagna la barque avec ses compagnons, sans cesser de baragouiner son gamo to kerato mou, t'es drôlement culottée dis donc, bafouilla Pretnar vert de peur, elle, elle se contenta d'un sourire impassible et dit, toi tu te tais, surtout ne te mêle pas de mes affaires, une seule fois les choses étaient parties en vrille, un des matelots, le plus grand et le plus fort, la brute épaisse, avait essayé de la tripoter pendant qu'elle était occupée à négocier avec le capitaine, il avait fait un clin d'œil à ses complices, il s'était faufilé derrière son dos, l'avait prise par derrière à un moment où elle avait baissé la garde, elle qui était toute menue, frêle comme un roseau, il l'avait serrée en étau, lui avait déchiré son chemisier, les boutons avaient sauté et il s'était emparé de ses seins, il avait tripotouillé ses tétons et frôlé sa nuque avec sa hure hérissée de poils, les matelots avaient formé cercle, prêts à charger, o palio malakas, vas-y, vas-y, grondaient-ils, mais électrisée par la surprise et la terreur elle avait lâché son cabas, les pommes qu'elle avait apportées pour casser la croûte

avaient roulé sur le bitume, elle avait poussé un cri déchirant avant de mordre à pleines dents la main de son agresseur, il avait bondi comme s'il venait de se faire piquer par un serpent, et puis il l'avait renversée par terre, skata, les matelots avaient reculé, ils étaient muets et immobiles, ils n'étaient plus que des paires d'yeux exorbités, leurs gueules laissaient voir des chicots vermoulus, des langues boursoufflées et râpeuses couleur vert-de-gris, Rozina était plaquée au sol, son chemisier ouvert révélait des seins luisants, sa large jupe découvrait ses cuisses, les matelots affamés étaient pétrifiés, qu'est-ce que t'attends, saute-la, mais la voilà qui d'une main s'empare d'un escarpin, de l'autre referme son chemisier, et tout en invoquant le secours de la Sainte Vierge de Brezje elle se précipite sur le malfrat et se met à le corriger à coups de talon, avec une véhémence prodigieuse, en sautillant gauchement devant lui, un pied nu, tant et si bien que l'énergumène, pris de court par sa fureur de bête enragée, avait commencé à battre en retraite et alors qu'il se trouvait déjà tout au bord l'eau, Rozina, galvanisée par l'ardeur guerrière, s'était élancée à sa poursuite, elle s'était arrêtée devant lui comme pour s'accorder un dernier moment de réflexion avant le règlement de comptes final, enfin elle l'avait cogné de tout son corps, hurlant je vais t'apprendre à vivre moi, tiens, prends ça, et elle l'avait poussé dans l'eau comme un vulgaire sac, la masse du type avait soulevé une gerbe impressionnante au contact de l'eau, elle, douce et frêle, brandissant l'escarpin, elle s'était aussitôt retournée vers les autres, qui se tenaient là bouche bée, elle avait crié, à qui le tour de boire la tasse, l'espace d'un instant ils étaient en rage et prêts à se ruer sur elle, mais le courage de cette femme avait mis frein à leur élan, sa main frêle ne laissait présager aucune reddition, elle était prête à se jeter dans la mer, elle qui ne savait pas nager, puis l'instant d'après ils étaient déjà tous en train de rire, même qu'ils riaient à gorge déployée et se tapaient les sur cuisses, raillant leur collègue qui un peu plus loin venait de paraître trempé jusqu'aux os, là où elle l'avait poussé l'eau était profonde, tout cela se passait sur un môle et il n'était pas possible de sortir de l'eau à cet endroit, si on allait discuter seul à seule, qu'elle avait ensuite lancé au capitaine, une fois qu'elle s'était rechaussée et que les autres avaient cessé leurs rires grossiers pour l'aider à ramasser les pommes éparpillées sur le sol, et n'oubliez pas les boutons de mon chemisier, avait-elle ordonné sur un ton si péremptoire qu'ils s'étaient mis à pied d'œuvre sans broncher, une fois l'accord conclu et la poignée de main échangée, le capitaine avait gardé un moment la main de Rozina dans la sienne, sa mine s'était faite grave, tout à l'heure il se retenait à grand-peine de pouffer, maintenant il la regardait comme s'il la voyait pour la première fois de sa vie, car de toute son existence il ne s'était jamais autant amusé, il ne lui avait jamais été donné de voir une telle femme, et il lui avait dit, si un jour t'as envie t'as qu'à me dire, ton prix sera le mien, elle avait arraché sa main de la sienne et déjà faisait mine de s'emparer de l'un de ses escarpins, t'en veux une toi aussi, qu'elle se met à tonitruer, je veux tout court, qu'il répond, si Brinovc savait il ne l'aurait jamais laissée fréquenter cette bande de malotrus, mais seules les affaires lui donnaient goût à la vie,